

Jour d'encre

Comme chaque matin, il m'incombait d'ouvrir mes yeux. Le premier essai me laissa perplexe : tout était si sombre que je me demandai si mes paupières encore endormies avaient bien répondu à mon appel. Je me frottai les yeux d'un air décidé que je n'étais pas encore en mesure d'afficher sur ce visage que personne, de toute manière, n'aurait pu voir dans la pénombre, puis me redressai péniblement. Cette nuit de sommeil peut-être trop profond m'avait immergé dans une mer d'encre gazeuse. Les contrastes avaient abrogé leurs frontières ; chaque objet avait perdu une voire plusieurs dimensions. Les éléments de la pièce s'étaient unis, avaient fusionné par l'alchimie occulte des ombres. Il n'y avait plus de chambre à proprement parler : il ne s'agissait que d'un environnement abstrait qui m'avait assimilé sans s'encombrer de mon consentement.

Il me fallait un allier. Je me mis à tâtonner derrière moi, sondant le mur à la recherche d'un interrupteur commandant une potentielle source de lumière. L'ampoule devait logiquement encore se trouver en surplomb de mon lit, m'observant tout à son aise dans mon désarroi. Finalement, un claquement retentit dans le néant, mais aucun changement de décor ne l'accompagna. Aucun changement significatif, tout du moins : après réflexion visuelle, je constatai que les contours avaient enfin décidé de se manifester, nimbant les meubles de fines lignes bleutées qui s'imposaient à grand peine à travers l'obscurité. Je m'en pris mentalement à la lampe, pensant avoir affaire à un déni de service des plus volontaires, puis me tournai vers l'alternative naturelle : l'unique fenêtre que comportait la pièce. D'ordinaire, elle laissait filtrer quelques faisceaux triés sur le volet, mais ce matin les deux panneaux de bois refusaient obstinément de consentir à une telle intrusion... À moins qu'il n'y ait tout simplement aucun candidat. L'absurdité de cette hypothèse ne m'empêcha pas de me lever pour la vérifier. D'un pas rendu incertain par l'absence de véritable contact visuel avec quelque repère que ce soit, je me plaçai, incrédule, devant la fenêtre. Délaisée par les rayons du soleil, la poignée de métal affichait une froideur nocturne. Elle m'autorisa malgré tout à déployer les parois de verre aujourd'hui si ternes, dernier rempart avant les volets. N'osant ouvrir ces derniers, je pris la précaution d'observer le phénomène de plus près. À travers les rainures élargies par ma proximité, on pouvait contempler le royaume d'une brume éthérée, parcourue de courants luminescents. Cette lumière presque tangible se faufilait dans les interstices des volets, comme de la buée lasse de ne prendre pied que sur les en-

tités solides. Elle débordait et apportait sa clarté au-delà du bois, mais n'osait guère s'aventurer plus loin : une barrière rendue invisible par son propre effet prohibitif interrompait les rayons trop incertains alors même qu'ils atteignaient la lisière de ma maison, au cœur de l'embrasement de la fenêtre.

C'en fut assez pour me convaincre d'en venir à la seule extrémité que je voyais encore : j'ouvrai sans grand ménagement les volets, espérant une embelli libératrice. Stupeur : la seule amélioration concernait l'extérieur, que je voyais dorénavant à la perfection. Ivres de lumière, les rues se prélassaient sous mon regard qui avait déjà perdu l'habitude de recevoir autant de coopération électromagnétique.

L'extérieur, seulement.

Ma chambre avait refusé de sortir de sa propre ombre, d'étoffer ses traits esquissés à la va-vite par un fusain épuisé. Je voyais plus distinctement le reste du monde que la pièce dans laquelle je me trouvais. Comme retenue par un aquarium opaque, l'ombre – ou la lumière, selon le côté que l'on considérait comme l'intérieur de l'aquarium – croupissait, immobile, sans communication ni échange. Désireux de briser la glace de cette prison, je tendis naïvement la main, comme on l'aurait fait pour sonder l'air à la recherche d'une ondée après avoir perdu confiance en ses yeux. Je voulais sentir cette lumière qui me fuyait, la caresser du creux de ma main ; si possible en récolter, en cueillir, et la ramener à l'intérieur. Pourtant, la lumière nia de plus belle l'évidence de ma présence. Elle glissait sur le grain de ma peau sans parvenir à y trouver prise, ou sans vraiment le vouloir. Ma main désespérée se tacha-tait comme sous le joug d'un feuillage aussi dense qu'invisible. Bientôt, les zones d'ombre prirent le dessus et il ne resta plus rien : mon bras étendu, ignoré par l'environnement, était réduit au néant. Craignant peut-être inconsciemment de le voir disparaître pour de bon, je le ramenai précipitamment à l'intérieur et vérifiai son intégrité.

Mes possibilités s'étant dramatiquement amoindries, il allait falloir laisser un peu de place à l'audace – au détriment de la rationalité. L'affrontement devrait avoir lieu : je plongerai dans la lumière, me jetterai tout entier en elle, rendant ainsi l'évitement inenvisageable. Cependant, il me fallait d'abord traverser ces quelques pièces que je ne reconnaissais plus, et gagner la porte d'entrée qui me séparait de la libération envisagée. Cette tâche que j'effectuais chaque jour depuis ceux relégués aux confins de ma mémoire relevait pourtant ce jour-là de l'impossible : chaque aspérité s'était muée en un dédale, et les voies restantes m'enserraient dans des anneaux ne menant plus nulle part. Bien vite, même la fenêtre, seul repère que j'étais parvenu à m'approprier jusque-là, s'évanouit : elle semblait s'être refermée spontanément, voire s'être murée. Je ne pouvais plus me fier qu'à moi-même, si peu éveillé que je fus. À vrai dire, je me demandais si je n'aurais pas gagné en efficacité en restant assoupi : je n'avais encore a priori rien accompli au cours de cette matinée.

Alors que je me noyais dans ces pensées aussi futiles que ces luttes qui me dépassaient, je me heurtai à une saillie salvatrice. Dans l'obscurité, la poignée de

la porte n'était pas parvenue à éviter mes allées et venues et avait manqué de me perforer ; une manière presque comme une autre de me signaler sa présence dont je commençais à douter. Je m'en emparai et ouvrai la porte à la volée, angoissé à l'idée de découvrir si la lumière oserait m'emprisonner dans mon antre jusqu'à la tombée de la nuit, voire davantage si elle parvenait à rallier la lune à sa sombre cause.

Flash. La lumière abondait dès le pallier. C'en était trop pour mes yeux inhibés, et je ne pus réprimer un geste d'autodéfense que le soleil aurait peut-être jugé désobligeant (il croyait bien faire) s'il avait été en mesure de juger quoi que ce soit (et de croire bien faire).

Dès que j'eus repris contenance, je partis rejoindre les passants dans l'espoir de récupérer tout ou partie de ce que je considérais depuis ce matin comme mon dû – il est des possessions dont on ne réalise l'existence que lorsqu'elles nous sont dérobées. La lumière était partout, mais me semblait étrangère, pour ne pas dire étrange. Elle ne semblait plus appartenir à personne ; ayant regagné une certaine indépendance, elle se contentait de flotter, là, aux yeux de tous, de la manière la plus impersonnelle et impertinente que l'on puisse imaginer pour une onde. D'ailleurs, personne d'autre que moi ne lui prêtait attention. Chaque individu qui arpentait cette rue dont je n'avais pas trouvé la force de bouger baignait instinctivement dans cette lumière et ne ressentait apparemment pas le besoin de la rechercher véritablement, ni d'en réclamer davantage. Peut-être certains avaient-ils oublié l'existence de couleurs plus chatoyantes que celles conférées à leur corps en l'absence d'efforts. À l'inverse, moi qui désirais tant amener à moi cette fougue éclatante, je trônais encore au beau milieu de mes ombres propre et portée, qui peignaient à mes pieds une aura négative, un trou de gravité m'invitant à la noyade. Je n'étais qu'une tache sombre et vide qui se déplaçait honteusement au soleil. Il fallait que je comprenne, que je m'attribue le savoir de ces êtres qui n'avaient nullement besoin d'agir consciemment en direction d'une quelconque lumière et n'en ressentaient visiblement aucun manque.

J'avisai rapidement un homme qui offrait un compromis raisonnable entre proximité et potentiel d'intimidation et engageai ce qui, je l'espérais, avait vocation à devenir une discussion, pour peu que l'on veuille bien lui donner un minimum de volonté, de lumière, et surtout de paroles. J'entrepris d'arborer une mine radieuse malgré le halo sombre qui ne me quittait pas, d'avantage pour inspirer confiance à moi-même qu'à celui à qui je m'adressais. Ainsi, je lui demandai pourquoi la lumière osait l'approcher, lui ; s'il savait ce qui avait pu me réduire à l'état de nomade crépusculaire dans un désert de lumière qui s'imprégnait de tout sauf de moi, devenu intrus dans un monde que je croyais connaître. L'homme me fixa de ses yeux brillants, grands ouverts pour mieux tenter de déchiffrer mes paroles. Ironiquement, il semblait me prendre pour un genre d'illuminé. Avec une politesse imposée, il me signala qu'il n'était pas certain de pouvoir m'éclairer à ce sujet (a fortiori de m'éclairer tout court), ni de bien voir de quoi je lui parlais. Brandissant mes propres membres supérieurs comme la dernière arme dont je disposais, j'entrepris de lui

expliquer le problème par l'exemple : j'agitai donc vigoureusement mon bras droit devant lui, un bras drapé d'un ersatz de fumée noire uniquement matérialisé par l'absence de matérialisation de quoi que ce soit d'autre. Tout du moins, c'était ce que je voyais. Mon comparse, lui, semblait plus intrigué encore qu'au début de notre entretien. Avec un mouvement de recul prudent, il objecta qu'il ne remarquait rien d'anormal et entreprit de se détourner de moi. Je lui arrachai donc un au revoir de dernière seconde et le laissai m'échapper, faute de motivation et d'arguments.

Après réflexion, j'étais probablement le mieux placé pour faire la lumière sur cette affaire. Il s'agissait de moi, et manifestement de moi seul, mon mal se soustrayant lâchement à la vue des autres. Il allait me falloir disséquer ce phénomène, ces quelques sensations et sentiments confus qui fermentaient en moi depuis que j'avais quitté – à regret – le sommeil. D'ailleurs, plus j'y réfléchissais, plus je regardais ces ombres persistantes, et plus la situation devenait oppressante. Cela tournait à l'obsession, et l'idée que je pouvais tout de même vivre ainsi ne parvenait plus à m'approcher. Que faire quand on ne peut même plus distinguer ses propres traits ? Rien ne me semblait plus digne de mes heures, et mes enchaînements d'idées finissaient inéluctablement par s'écraser contre la surface dure et pourtant si floue de l'ombre qui ne cessait de grandir à mes pieds. Quoi qu'il en soit, l'heure était venue de rentrer : il m'était assurément inutile de rester là, à contempler l'insaisissable.

Sur le chemin du retour, je fus saisi d'une terrible appréhension. Qui sait ce que les ombres avaient pu faire en mon absence, pour peu qu'elles aient pu la constater ? Mes craintes découvrirent presque trop rapidement à quel point elles étaient fondées : l'obscurité, non contente de régner sans partage sur l'intérieur, suintait dorénavant par tous les pores de la roche qui avait été sollicitée pour ériger cette modeste demeure, une demeure qui était en passe de cesser d'être mienne. Je perçus à grand peine la poignée de la porte sous une cascade d'ombres dont le comportement rappelait la neige carbonique, quoique avec la couleur du carbone plutôt que de la neige. Ce panache d'illusions sembla étouffer jusqu'au grincement de la porte.

L'intérieur était transfiguré, mais cela n'avait, au fond, plus rien d'étonnant. J'essayai d'ébaucher quelques pas en avant, comme une tentative de réconciliation. Ce fut comme si ma maison me rejetait, avait honte de ce qu'elle était devenue et ne voulait pas que je la vois dans cet état. Pourtant, c'était peut-être par ma faute si nous en étions arrivés là, et je devais prendre mes responsabilités autant que cela était encore possible. Forçant le barrage que j'avais sans doute forgé à la faiblesse de mon propre mental, je fis irruption dans un désordre si abstrait qu'on pouvait le considérer comme une certaine forme d'ordre, de par cette uniformité nouvellement acquise. Seul un élément émergeait encore sans trop de peine des tons dominants : un rectangle souple et imparfait luisant fébrilement sur ce qui la veille encore était digne d'être décrit comme un bureau. Je m'approchai et constatai qu'il s'agissait d'une feuille de papier. Une simple feuille de papier qui bravait pourtant, seule, les lois qui s'étaient instaurées d'elles-mêmes en ces lieux. Une feuille *blanche*.

Du blanc. Cela me perturbait au plus haut point, un point que je ne distinguais

plus, bien sûr. J'avais dû l'abandonner là pour une raison quelconque. Un stylo, visible uniquement parce que reposant à même le papier, achevait de rendre cet ensemble fascinant. Irrésistiblement attiré, je me saisis de cet outil et me laissai tomber sur la chaise dont j'avais deviné la présence par ce qu'il me restait d'instinct. Décrire ma situation par le biais de cette feuille de papier pouvait être une manière de la clarifier, après tout. C'était la seule solution à laquelle je pouvais encore songer. J'entrepris donc d'expliquer à personne sinon à moi-même ce qui m'arrivait depuis ce matin, sans me soucier du fait que certains éléments – l'ensemble, en réalité – étaient difficilement plausibles. Alors que je m'adonnais de tout mon cœur à cette tâche, d'étranges filaments commençaient à apparaître, comme des brins de safran solaire qui bientôt se mirent à fondre en répandant quelques éclats de lumière qui se déposaient en suivant approximativement les nervures du bois dont était fait le bureau. N'accordant guère d'attention à ce prodige, je concentrais mes capacités mentales sur le stylo, que je m'efforçais de faire courir le plus vite possible à travers l'espace que la feuille lui impartissait. Mon arme y étalait une noirceur vertueuse, née d'ombres qui quittaient mon esprit pour se muer en une encre aussi indélébile que nos souvenirs – c'est-à-dire pas autant que nous aimerions parfois le croire. Raison de plus pour ne pas m'arrêter. Pas encore. Cependant, le regain de luminosité s'était accaparé une partie non négligeable de mon attention. Les flocons de clarté emplissaient maintenant toute la pièce, lui redonnant l'apparence que j'avais à tort crue inaliénable. Hélas, les teintes commençaient déjà à dériver vers un bleu-nuit sinistre. Le prix à payer pour ce bref moment d'hébétude. Je commençais à comprendre. Sans plus attendre, je reportai mon attention sur l'écriture. C'était mon seul moyen de tenir les ténèbres à l'écart, de les extraire de mes pensées. Je livrerais toute négativité au papier qui la retiendrait prisonnière. Maintenant que j'avais trouvé ma propre flamme, il me fallait à tout prix conserver un semblant de lumière intérieure, et voir cette lumière partout, jusque dans les recoins qui prétendaient lui être encore inconnus et imperméables. Alors, seulement, l'obscurité desserrerait son étreinte.

(2408 mots)